

vehit traribus

animpor

niur tacu

LIVRET DE VISITE

lctasger

us am id

crac ibum

MAJA BAJEVIC, RAPHAËL DENIS,  
JEAN-FRANÇOIS GUILLON, ERNEST  
PIGNON-ERNEST, EMILIO ISGRÒ,  
BARBARA KRUGER, MARIA LAI,  
LUCIE PICANDET, JULIEN PRÉVIEUX,  
EMMANUEL RÉGENT, JACQUES VILLEGLÉ

# NOIRBLANC

## LE POUVOIR DES MOTS

Exposition du 21 mai au 17 juin 2021  
organisée par le centre culturel Jean-Cocteau (Ville des Lilas)  
à l'Espace culturel d'Anglemont  
35 place Charles-de Gaulle, Les Lilas

Avec la collaboration de : Archivio Maria Lai, Cnap Centre national d'arts plastiques,  
Galleria M77, Galerie Sator, Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois

## LES MOTS D'ORDRE

### Salle 1

*To Be Continued*, **Maja Bajevic**  
Installation sonore, 2013

*Outil n.1*, **Jean-François Guillon**  
Aluminium, 1994

*Le Vrai du Faux*, **Jean-François Guillon**  
Bois, peinture, 2012

*Facinisl Odiam*, **Emmanuel Régent**  
Lettrage adhésif, 2021

## LES MOTS EFFACÉS

### Salle 2

*Sans titre*, **Barbara Kruger**  
Séigraphie, 1989  
CNAP, Centre National des Arts Plastiques

*Alphabet, novembre 1989* **Jacques Villeglé**  
Encre sur papier, 1989  
Courtesy Galerie G-P & N Vallois, Paris

*Fahrenheit : Sauver, Maintenir, Soutenir*,  
**Raphaël Denis**  
Métal, encre, bois calciné, 2018-2019  
Courtesy Raphaël Denis et galerie Sator

*Dulcinea*, **Emilio Isgrò**  
Encre de chine sur livre typographique, 1967  
Courtesy Galleria M77, Milan

*3 Outils (Outil n.2)*, **Jean-François Guillon**  
Aluminium, 1994

*L'homme de l'être*, **Jean-François Guillon**  
Feutre découpé, 2008

*Corps 1, Index librorum prohibitorum*  
**Raphaël Denis**  
Tirage pigmentaire, 2018  
Courtesy Raphaël Denis et galerie Sator

*Structure*, **Jacques Villeglé**  
Bombe aérosol sur papier, 1990  
Courtesy Galerie G-P & N Vallois, Paris

## LES MOTS RÉSISTANTS

### Salle 3

*Maïakovski*, **Ernest Pignon-Ernest**  
Séigraphie sur papier journal, 1972

*Maïakovski*, **Ernest Pignon-Ernest**  
Tirage photographique, 1972

*Le Pire du signe*, **Jean-François Guillon**  
Acier laqué, 2012

« *Aiôn* », *Émophone n°1*, *Poème Seconde Hampe - Mithridate*, recueil *Detterissages - Celui que je suis*, **Lucie Picandet**  
Mine de plomb, acquerelle et gouache sur papier, 2018  
Courtesy Galerie G-P & N Vallois, Paris

« *Nogaïde* », *Émophone n.2*, *Poème Seconde Hampe - Mithridate*, recueil *Detterissages - Celui que je suis*, **Lucie Picandet**  
Mine de plomb, acquerelle et gouache sur papier, 2018  
Courtesy Galerie G-P & N Vallois, Paris

*Le parole dei poeti*, **Maria Lai**  
Tissu, fil, tempera, 1992  
Collection Archivio Maria Lai

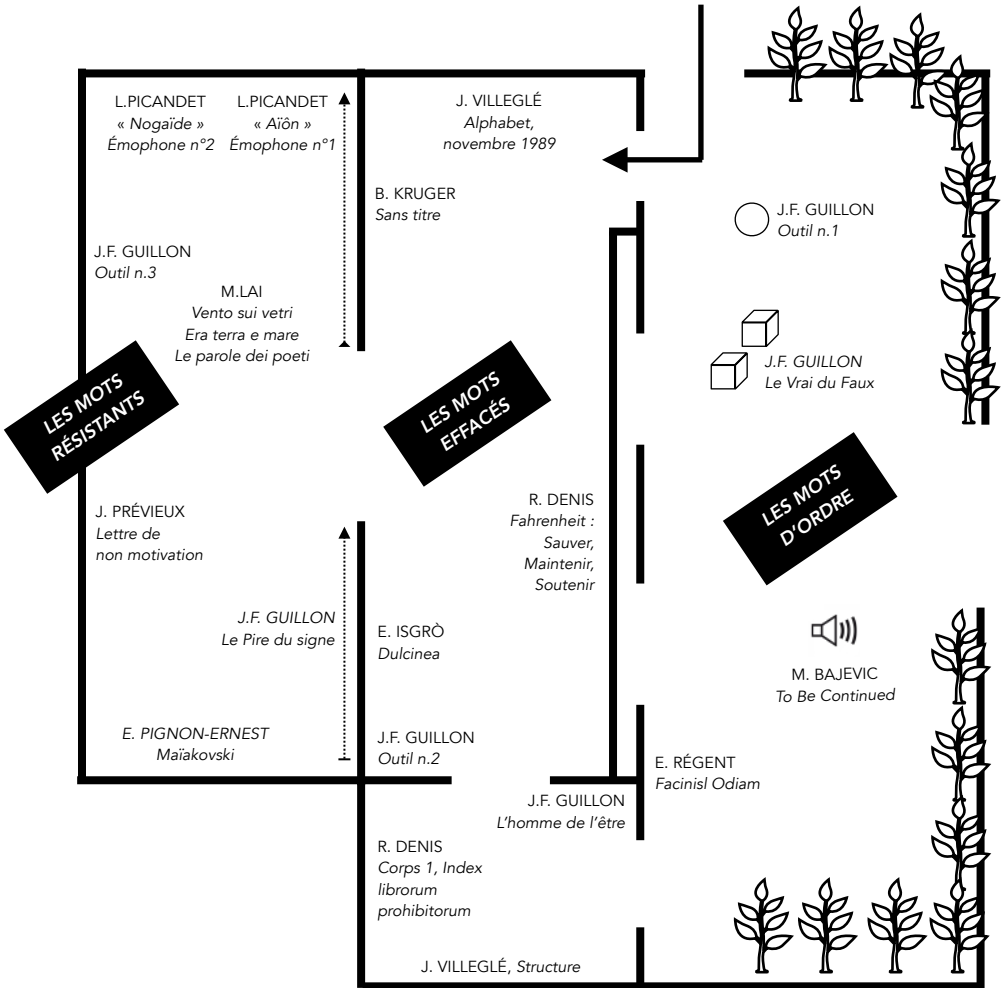
*Era terra e mare*, **Maria Lai**  
Tissu, fil, tempera, 2002  
Collection Archivio Maria Lai

*Vento sui vetri*, **Maria Lai**  
Tissu, fil, tempera, 2002  
Collection Archivio Maria Lai

*Lettre de non motivation*, **Julien Prévieux**  
Courriel imprimé sur papier, 2003

*3 Outils (Outil n.3)*, **Jean-François Guillon**  
Aluminium, 1994

# Plan de L'EXPOSITION



LIVRET DE VISITE

« Nous détruisons chaque jour des mots, des vingtaines de mots, des centaines de mots. Nous taillons le langage jusqu'à l'os. [...] Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. [...] La Révolution sera complète quand le langage sera parfait. »

Syme, employé du Service des recherches au Ministère de la Vérité  
George Orwell, 1984

Dans son célèbre roman *1984*, George Orwell identifie le contrôle du langage comme l'un des principaux leviers du pouvoir. Le régime totalitaire de *Big Brother* met en place une novlangue (nouvelle langue) qui lui permet de reconfigurer le réel, anéantissant toute possibilité de dissidence. Le Ministère de la Vérité est chargé de cette politique linguistique : ses fonctionnaires simplifient la langue en supprimant toute nuance de son vocabulaire et complexité grammaticale. Ils vident les mots de leur sens courant, neutralisant ainsi leur capacité à décrire les choses. Le dicible et le pensable, affirme l'auteur, sont étroitement liés : contraindre la langue signifie contrôler la pensée.

*Noirblanc* est le mot-clé de cette révolution cognitive. Oxymore issu de la novlangue, ce terme signifie contre toute évidence que le noir est blanc, si *Big Brother* l'exige. « Il signifie aussi la capacité de le croire, écrit Orwell, voire d'en être sûr, et d'oublier du même coup qu'on a pensé le contraire. Cela demande une modification continue du passé [...] rendue possible par le système de pensée qui englobe tout le reste, et qu'on appelle [...] le *doublepenser* ».

En empruntant ce néologisme orwellien, l'exposition *Noirblanc* réunit une sélection d'œuvres faisant des mots l'objet d'une réflexion à la fois poétique, plastique et politique. Issues du travail d'artistes aux horizons multiples actifs des années 1960 à nos jours, ces œuvres questionnent les enjeux que revêt le langage dans la structuration de la pensée individuelle et collective. Des slogans politiques à l'information twittée, des autodafés aux formules du marketing, de la novlangue à la poésie, quel est le pouvoir des mots ?

# SALLE 1 | LES MOTS D'ORDRE

«  $2 + 2 = 5$  » George Orwell, 1984

La première salle de l'exposition aborde le langage sous le prisme des mots d'ordre. Par le biais de processus de simplification, d'abstraction et de répétition, les mots deviennent absolus : vérités dogmatiques déconnectées de la réalité, à l'instar de l'expression utilisée dans la propagande soviétique «  $2 + 2 = 5$  », reprise par Orwell dans son roman.

**Maja Bajevic** (Sarajevo, 1967) travaille depuis des années sur le langage politique et publicitaire comme vecteurs d'idéologies identitaires. Dans la première salle résonne l'œuvre sonore **To Be Continued** (2011), recueil de slogans politiques chantés par différentes voix. Le dernier mot d'un slogan est le premier du suivant, reprenant ainsi la forme de la célèbre comptine des « Trois petits chats ». Par cet enchaînement, les slogans énoncés sont déconnectés de leur contexte et interrogent alors la relativité des mots au fil de l'Histoire.

**Le Vrai du Faux** (2012) de **Jean-François Guillon** (Paris, 1965) questionne de manière ludique la part du vrai et du faux des énoncés qui nous entourent. L'œuvre suggère le caractère aléatoire et opportuniste des « vérités », à l'image d'un lancer de dés. Selon l'entité qui les manipule et le sens que leur donne l'Histoire, ces cubes peuvent constituer les fondations de croyances et d'identités sociales variées.

Egratigné et largement effacé, le lettrage du texte d'**Emmanuel Régent** (Nice, 1973) n'est plus lisible, semblant avoir subi l'effet ravageur du temps. Seul son titre donne un indice quant à son contenu : **Facinisl Odiam** (2021). Cette expression est issue d'un paragraphe rédigé en faux latin, « langage » employé dès la naissance de l'imprimerie pour remplir les matrices des pages. Cinq siècles plus tard, ce « faux-texte » est toujours utilisé par les maquettistes pour tous travaux de mise en page numérique. Chez l'artiste, cette confusion de signes devenus indéchiffrables questionne la transmission des connaissances dans l'océan de l'information 2.0, autant que le statut éphémère du mot à l'époque du web. Installée en parallèle du texte d'introduction de l'exposition, *Facinisl Odiam* est aussi la trace malicieuse du regard de l'artiste sur la « blablatologie » qui accompagne les œuvres.



# SALLE 2 | LES MOTS EFFACÉS

« Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur.  
Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. »  
George Orwell, *1984*

Ce deuxième espace d'exposition aborde la neutralisation du pouvoir des mots. Celle-ci opère par effacement : réel (destruction, censure) ou symbolique (développement d'une novlangue).

La première œuvre exposée reprend le principe des mots d'ordre de la salle précédente. Une femme nous regarde droit dans les yeux. Il s'agit du détournement d'une photographie de mode des années 1980 par l'artiste américaine **Barbara Kruger** (Newark, 1945), ancienne graphiste publicitaire. L'artiste superpose au portrait un slogan ambigu : « Savoir, c'est pouvoir » (**Sans titre**, 1989). Est-ce une injonction positive à améliorer sa connaissance ou, au contraire, une incitation à se méfier de l'instrumentalisation du savoir par le pouvoir ? S'agit-il des deux facettes d'une même pièce ? L'œuvre pose quoiqu'il en soit l'enjeu décisionnel des mots dans l'entremêlement de la vie individuelle et collective, intime et politique.

De part et d'autre de la salle se font face deux œuvres de **Jacques Villeglé** (Quimper, 1926). Dans **Alphabet** (1989), l'artiste trace les lettres de l'alphabet en les chargeant chacune de symboles politiques, créant ainsi un « alphabet socio-politique ». Dans **Structure** (1990), il remploie ces lettres pour tracer à l'aérosol, sur une toile utilisée comme le mur d'une rue, quatre mots comme autant de devises (r)appelant à l'ordre : *structure, organisation, civilisation, élément*. Si *Alphabet* illustre la portée politique plus ou moins cachée des mots, *Structure* affirme quant à elle la place déterminante du langage dans la structuration d'une société – tant sur le plan des mentalités collectives que de son organisation. Cependant, l'accumulation de symboles aux valeurs opposées (A d'anarchie, swastika, étoile de David), provoque un détachement entre signifiant et signifié. Le détournement libère ainsi le signe de son poids idéologique et lui permet d'explorer de nouvelles significations.

Au centre de la pièce, l'œuvre imposante de **Raphaël Denis** (Paris, 1979) emprunte son titre à *Fahrenheit 451*, roman dystopique de Ray Bradbury. Écrit quelques années après 1984, ce récit dépeint une société dans laquelle les livres sont interdits et, ironie de l'Histoire, les pompiers sont chargés de les brûler. L'œuvre, intitulée **Fahrenheit : Sauver, Maintenir, Soutenir** (2018-2019), constitue une sorte de mémorial des livres brûlés au fil des siècles. Tout à la fois bibliothèque privée et archive publique, ce monument conserve sur ses rayonnages leurs simulacres, dont le contenu est devenu inaccessible. Il rend ainsi visible la perte de connaissance qui en découle et rappelle la violence déployée pour rendre muet l'outil d'ouverture, de transmission et de réflexion qu'est la littérature.

Dans la continuité de cette réflexion, **Corps 1, Index librorum prohibitorum** (2018) de **Raphaël Denis** rassemble sur une page la liste des ouvrages interdits par l'Église catholique depuis le Concile de Trente (1559) jusqu'en 1966, date de son abolition par le pape Paul VI. En réduisant la taille de police des titres des ouvrages au « corps 1 », l'artiste assure la transmission de cette histoire censurée, réaffirmant le pouvoir de la littérature. Toutefois, cette « stèle » nécessite une approche active du regardeur : sans utilisation de la loupe, la liste des ouvrages redevient illisible, suggérant ainsi la fragilité de cet exercice mémoriel.

Au sol, se trouve **L'Homme de l'être** (2008) de **Jean-François Guillon**. Un étrange personnage constitué de lettres est allongé et couvert de feutre. Ce matériau est un clin d'œil explicite à l'artiste allemand Joseph Beuys (1921-1986), chef de file du mouvement Fluxus qui prônait notamment une fusion entre art et politique. Le feutre est pour Beuys symbole de protection. Une double lecture est donc permise : l'homme de l'être / homme de Lettres, est-il protégé par sa couverture de feutre ? Est-il simplement assoupi dans l'attente d'un réveil de l'être / des Lettres ? Ou étouffe-t-il sous son épaisse protection ?

La dernière œuvre de cette salle est celle d'**Emilio Isgrò** (Barcellona di Sicilia, 1937), figure centrale de l'art conceptuel italien connu pour sa pratique d'effacement. Dans **Dulcinea** (1967), l'artiste reprend le *Don Quichotte* de Cervantes, récit de la quête de gloire d'un chevalier idéaliste et rêveur. Il en efface la quasi-totalité des mots à l'exception de ceux qui se rapportent à l'être aimée du protagoniste : Dulcinée. Cette femme n'apparaît jamais dans le livre et n'est présente que dans l'esprit de Don Quichotte. Le geste n'est donc pas celui d'une censure violente mais celui d'une renaissance de ce personnage féminin dans l'espace concret des mots.

# SALLE 3 | LES MOTS RÉSISTANTS

« Le langage devrait être la création conjointe des poètes et des travailleurs manuels. » George Orwell, *Pourquoi j'écris*

Le troisième espace de l'exposition est consacrée à la poésie, et plus largement aux mots envisagés comme actes de résistance. Ici, les mots se reconnectent à l'expérience, reprenant l'idée orwellienne selon laquelle le langage doit être à la fois imaginaire et émaner des réalités sociales. Le langage est invité à déployer une poésie vécue, capable d'enrichir un lien sensible, direct, avec la réalité. Cette dernière salle est placée pour ces raisons sous la figure tutélaire du poète russe Maïakovski.

Maïakovski, **Ernest Pignon-Ernest** (Nice, 1942) le dessine debout. Il lui associe un texte, exemple unique dans sa pratique artistique (*Maïakovski*, 1972). Il s'agit de l'un de ses poèmes, *Ordre numéro 2 à l'armée de l'art*, qui prône un nouvel élan de l'art vers la vie : les artistes sont incités à quitter leur atelier pour entrer en lien avec les travailleurs. Ernest Pignon-Ernest colle cette image dans la rue lors du festival d'Avignon de 1972, lorsque Maïakovski est présenté au théâtre dans une adaptation qui lui semble trahir la dimension populaire et tragique du poète.

Dans cette quête d'un nouveau langage poétique en prise avec le réel, **Jean-François Guillon** recueille les chutes métalliques d'un atelier de fonderie auxquelles il confère une dignité nouvelle (*Le Pire du signe*, 2012). À partir de ces motifs étranges et séduisants, l'artiste transforme les rebus en texte qui, bien qu'indéchiffrable, devient la trace d'un langage sonore issu du travail.

L'enrichissement du langage par la poésie est également au cœur du travail de **Lucie Picandet** (Paris, 1982). Dans ses *Emophones* (2018), l'artiste réalise des planches scientifiques décrivant par des images, des notes et des indications phonétiques, des choses anonymes auxquelles elle donne un nom, en s'inspirant de la singularité de leur forme. Par ce travail taxinomique (science des dénominations et classifications), elle accroît le vocabulaire existant et épaissit notre relation sensible à l'environnement.

L'artiste sarde **Maria Lai** (Ulassai, 1919 - Cardedu, 2013), réalise une œuvre faite de silence : des livres muets, cousus de fils, symboles d'une histoire qui se greffe lentement à la page blanche par un geste soigné et populaire (**Le parole dei poeti**, 1992, **Era terra e mare**, 2002, **Vento sui vetri**, 2002). Le texte retrouve ici sa signification originelle, du latin *texere* qui signifie « tisser ». Un tissage de mots, mais aussi de sens entre les mots et l'expérience.

« Ne travaillez jamais », écrivait à la bombe le théoricien révolutionnaire Guy Debord sur les murs de Saint-Germain-des-Prés en 1953. **Julien Prévieux** (Grenoble, 1974) prend au pied de la lettre cette injonction. Dans ses **Lettres de non motivation** (2000-2007), il répond à des petites annonces en expliquant les raisons pour lesquelles il refuse catégoriquement ces offres d'emploi. Il en résulte une amusante inspection du lexique du marché du travail, de ses mots-clés, de ses formules auto-promotionnelles et des réponses stéréotypées qui en découlent (« Nous allons étudier votre candidature »). L'ironie devient l'outil révélateur de la novlangue entrepreneuriale. La lettre présentée dans l'exposition illustre d'une situation cocasse dans laquelle un groupe industriel international se justifie pédagogiquement de son slogan schizophrénique auprès de l'artiste-demandeur d'emploi.

**P**artant du récit dystopique *1984* et des réflexions d'Orwell sur la dimension politique du langage, l'exposition *Noirblanc* propose un parallèle entre son appauvrissement et son contrôle – dynamique mouvante et souvent imperceptible. Sans délivrer de discours explicite ni univoque, les œuvres présentées stimulent l'enrichissement de la langue, et donc de l'esprit.

Clefs anglaises aux mâchoires en forme des lettres A, B et C , les **3 outils** (1994) de **Jean-François Guillon** accompagnent le visiteur dans chacune des salles de *Noirblanc*. Cloués au mur comme dans un atelier, ils invitent les visiteurs de l'exposition à un travail de déconstruction : quels enjeux se mêlent aux rouages de la machine-langage ?



Direction : Simon Psaltopoulos  
Commissariat : Luca Avanzini  
Administration : Daniel Dely, Delphine Kerleau  
Médiation : Aurélie Brame, Marion Laurent  
Direction technique : Claude Raimundo  
Régie Ateliers : Yannick Hermann  
Ateliers de la Ville des Lilas : Olivier Martin,  
Eric Kargès, Jean-Pierre Blouch, Pascal Hemmer  
Impressions : Thierry Bollé

Avec la collaboration de :  
Le service Communication de la Ville des Lilas :  
Christophe Lalo, Marion Peyre, Thierry Chauvin  
L'équipe d'accueil et de surveillance d'Anglemont :  
Yannick Moutet, Farid Abaab, Charles Ansellem,  
Christopher Beaubrun, Karine Heuser, Patricia Seignot

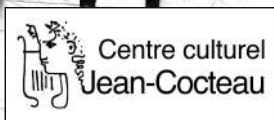
[www.ville-leslilas.fr/centreculturel/](http://www.ville-leslilas.fr/centreculturel/)  
[www.instagram.com/centrecultureljeancocteau/](https://www.instagram.com/centrecultureljeancocteau/)

Couverture : Emmanuel Régent, *Facinisl Odiam* (détail)

vehit traribus

animpor

ni u p tacu



lctasger

us am id

crac ibum